

## Présentation

### *Narcotrafic et productions culturelles mexicaines*

**Emmanuel VINCENOT**

**Gersende CAMENEN**

Université de Paris-Est Marne-la-Vallée

DEPUIS UNE TRENTAINE D'ANNÉES, L'EXPANSION continue du narcotrafic et des activités criminelles afférentes s'est imposée comme un phénomène incontournable dans la vie quotidienne des Mexicains, confrontés à une montée irrésistible de la violence et de la corruption, notamment dans les états frontaliers du nord. Ce mouvement de fond a fini par ancrer « *el narco* » dans le paysage social, politique, économique mais aussi culturel du pays, posant de nombreux défis aux autorités légales ainsi qu'à l'ensemble de la société.

Bien que les aspects policiers et politiques de la question aient déjà fait l'objet de nombreuses publications, au Mexique même ainsi que dans le reste de l'Amérique du Nord, l'impact du narcotrafic et du crime organisé sur les productions culturelles mexicaines reste méconnu, notamment en Europe, alors même que cette influence devient de plus en plus visible. Ce mini-dossier intitulé « Narcoméxico » s'attache à explorer le phénomène en analysant des œuvres littéraires et cinématographiques contemporaines, étudiées ici dans leur rapport au *narco*, selon une approche panoramique et transnationale qui embrasse à la fois la culture populaire et les formes plus légitimes de production artistique, et qui n'hésite pas à confronter les productions mexicaines à celles venues des États-Unis.

L'article de Sébastien Rutés s'intéresse tout particulièrement aux circulations transfrontalières en réfléchissant à la façon dont le roman noir (notamment les œuvres à succès de Don Winslow) ainsi que les œuvres audiovisuelles étatsuniennes (comme la série *Breaking Bad*, créée par Vince Gilligan) ou le long métrage *Traffic* de Steven Soderbergh), qu'il s'agisse de séries ou de films de cinéma, alimentent un nouvel exotisme de l'ultraviolence qui redéfinit l'identité mexicaine autour des aspects les plus pittoresques, clinquants et sanglants de l'univers des *narcos*, réactivant

au passage d'anciens topiques qui font du Mexique un territoire marqué par la sauvagerie, la violence et la mort. Le chercheur pointe également la participation des créateurs mexicains (comme, par exemple, Elmer Mendoza) à la diffusion de ces topiques, répondant depuis le sud du Río Grande à la demande, venue du nord, d'exotisme de la terreur.

L'article de Magali Kabous, qui s'appuie pour sa part sur un corpus exclusivement cinématographique (*Miss Bala*, de Gerardo Naranjo ; *Días de gracia*, d'Everardo Valerio Gout ; *El infierno*, de Luis Estrada), prolonge ces réflexions en explorant les nouveaux chemins empruntés par le cinéma policier mexicain face à la montée en puissance du crime organisé, ainsi que les processus de mythification/démythification des *narcos* à l'œuvre dans plusieurs films récents. Son étude porte plus particulièrement sur les archétypes physiques et vestimentaires qu'exploitent trois longs métrages mexicains pour représenter à l'écran les corps souvent – mais pas exclusivement – masculins des personnages criminels. Magali Kabous y montre notamment comment ces représentations oscillent entre le kitsch et le glamour, s'inscrivant dans une tradition qui remonte aux origines du cinéma de gangsters hollywoodien. Ce faisant, les films analysés perpétuent une forme d'ambiguïté morale tout en interrogeant le vénéneux pouvoir de séduction qu'exerce le monde du crime sur le reste de la société.

Dans le domaine du roman, enfin, Florence Olivier s'interroge sur la manière dont la fiction, parfois combinée à la non-fiction, réagit aux problèmes moraux et esthétiques que le *narco* lui pose. À partir de l'étude de son corpus (*Campos de amapola*, de Lolita Bosch ; *Los trabajos del reino*, de Yuri Herrera ; *Señor de Señores*, de Miguel Tapia), émerge peu à peu l'idée que certains écrivains mexicains, en choisissant de délaissier des effets convenus de la littérature à sensation et en renonçant à la tentation exotico-folklorique, parviennent à dépasser la fascination pour l'horreur de la violence ainsi que sa simple dénonciation, pour se livrer à un travail fondamentalement littéraire, qui redonne la parole à la collectivité, de sorte qu'elle se reconnaisse et se dise.